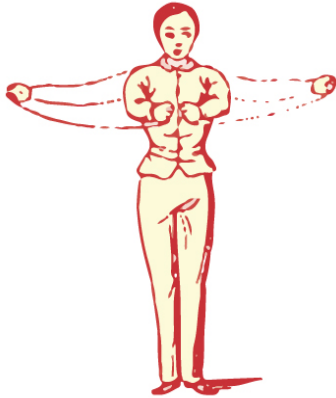


Les applications anti-COVID

Rêve technologique et sacrifice volontaire



Quentin Dumoulin

La technologie au service du soin ?

Parmi les propositions politiques organisant le « déconfinement » après l'épidémie de coronavirus, les applications de traçage social (*contact tracing*) se sont imposées partout dans le monde. Ce déploiement global permet de réinterroger à nouveaux frais le lien entre technologie et dispositifs médicaux ainsi que les espoirs que cette rencontre suscite dans le lien social contemporain¹. La géolocalisation et le *Bluetooth* sont les deux technologies convoquées par ces dispositifs numériques aux visées sanitaires. La répartition de ces technologies et leurs usages se font assez rigoureusement le reflet des différences culturelles et des régimes politiques en place².

La géolocalisation a ainsi été retenue dans les pays d'Asie du Sud-Est et dans les pays d'Europe du Nord. Le principe est simple et connu de tous les utilisateurs du GPS : le signal du terminal permet sa localisation par l'entremise du satellite. *A contrario*, les gouvernements des pays de l'Europe de l'Ouest ont plutôt opté pour la technologie *Bluetooth*. Cette dernière utilise des ondes radios sur de courtes distances pour permettre l'échange d'informations entre deux dispositifs proches. Chacun assigne un statut à son terminal, en fonction de son état de santé et la sériation des appareils rencontrés, hérauts des statuts sanitaires de leur possesseur, permet ainsi à l'application d'avertir l'utilisateur de contacts risqués et de sa fréquentation de zones à risques. L'application peut suggérer à l'utilisateur suspect d'effectuer un test de dépistage et/ou de s'isoler durant les quatorze jours recommandés.

Rappelons que l'anonymisation des données personnelles, tout comme la sécurité d'un système informatique, ne peuvent jamais être garanties totalement.

« Intelligence artificielle artificielle »

Les critiques les plus pertinentes du logiciel en cours de conception ne sont pas tant philosophiques et politiques (où se rejoue la tension entre sécurité et liberté) que techniques.

¹ Sur ces illusions contemporaines parfois cruellement démenties, cf. Lafontaine C., *Le corps-marché : La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Paris, Seuil, 2014.

² Untersinger M., « Coronavirus : en Europe, la ruée en ordre dispersé sur les applications de "traçage" », *Le Monde*, 20 avril 2020.

Le *Bluetooth* n'avait pas été conçu pour mesurer des distances, mais pour échanger, sans connexion filaire, des informations entre deux dispositifs. Il est vraisemblable que la date de sortie de l'appareil et la marque de son constructeur soient autant de paramètres impactant la force du signal et, par conséquent, l'acuité de la mesure des distances physiques³. De plus, l'application n'a pas les moyens d'être sensible aux modalités matérielles et environnementales de nos rencontres et ne peut juger, par exemple, du bon respect des gestes barrières (le *Bluetooth* ignorant masques et vitres). D'autres réserves proviennent aussi des expériences des pays d'Asie. Le succès de l'application à Singapour où 20 % de la population – ce qui est extrêmement conséquent dans une région si restreinte et si dense – s'en était équipée n'a vraisemblablement eu qu'un impact limité pour juguler la pandémie.

D'autres voies pour briser les chaînes de contamination sont ainsi mises en service. Nulle technologie nouvelle à leur principe : des équipes mobiles (on parle de 30 000 soignants)⁴, déjà créées par le passé dans d'autres contextes, vont se rendre dans l'entourage des malades pour organiser la quarantaine afin qu'elle puisse être respectée de façon optimale. Là où l'on pense que la technologie algorithmique (les applications anti-COVID) gère la crise, ce sont en fait des brigades de soignants, en chair et en os, qui travaillent. On retrouve ici la logique de « l'intelligence artificielle artificielle », décrite par Antonio Casilli, épinglant ces entreprises qui font croire à leurs clients qu'elles vendent de l'intelligence artificielle alors que ce sont en fait des êtres humains qui vont effectuer ce travail répétitif, pénible voire dangereux⁵.

Là où l'être parlant pense que la machine va travailler à sa place, il s'agit en fait pour lui de s'engager... pour faire tourner la machine.

Reste encore le rêve

L'appel sous les drapeaux à domicile a eu son efficace et se trouve prolongé *via* l'état d'urgence sanitaire. Ce discours secrète un certain zèle. Preuve en est la proportion importante des sondés indiquant qu'ils se porteront volontaires pour télécharger l'application. 59 % des jeunes, entre dix-huit et trente ans ne verraient pas d'obstacle à installer l'application⁶ (pourtant présentée dans l'article comme utilisant la géolocalisation !). De même, antérieurement à la mise à disposition de l'outil par le gouvernement, une application géorgienne *Stop-COVID* homonyme de l'application officielle s'était vu déjà télécharger des

³ Manenti B., « Le cofondateur de Qwant et un hacker dénoncent le “n'importe quoi” de l'appli “StopCovid” », *L'Obs*, 16 avril 2020, disponible sur internet.

⁴ Cohen C., « Des dizaines de milliers d'enquêteurs pour retrouver les “cas contacts” », *Le Figaro*, 29 avril 2020, disponible sur internet.

⁵ C'est la logique du Turc mécanique d'Amazon. Cf. Casilli A., *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Paris, Seuil, 2019, p. 122 & sq.

⁶ Murat C., « Coronavirus : 59 % des 18-30 ans prêts à utiliser l'application de traçage StopCovid », *20 Minutes*, 27 avril 2020, disponible sur internet.

dizaines de milliers de fois en France⁷. Alors que les limites techniques et politiques semblent fortes, pourquoi constatons-nous cet engagement soutenu qui paraît inutile et potentiellement dangereux ? Sans doute ce choix inconscient peut-il se déchiffrer par le rêve. Comme tout un chacun, les futurs utilisateurs de l'application rêvent que la situation cesse, que le virus disparaisse. Et c'est dans le cadre de cette volonté que ce sacrifice apparaît finalement minime. Mais plutôt que ces dons de soi (« données personnelles »), qui finalement ne semblent ni nécessaires ni effectifs, il reste plus prudent de pouvoir continuer à rêver – et donc, de ne pas forcer la réalisation du désir qui le cause. Tel cet enfant que nous continuons d'accueillir en hôpital de jour durant le confinement et qui nous raconte être venu à bout de l'épidémie en gagnant le match de boxe qui l'opposait au virus : « C'était un rêve », avait-il su nous préciser. *Stop-COVID* est sans doute cousue de ce même tissu onirique qui recouvre fréquemment les circuits imprimés de nos dispositifs numériques⁸. Pourtant, nos actes virtuels de téléchargement et de partage de données resteront, eux, bien réels.

Le rêve d'une application antivirus applicable à l'être parlant partage la structure du délire du corps-machine. Les difficultés de la mise en place d'un système qui n'en passerait pas par les firmes qui vivent et prospèrent du commerce des données personnelles devrait nous engager sur la voie d'un réveil.

⁷ Sergeur, F. « L'application "*Stop covid*" dans le top de l'*AppStore* sauf que ce n'est pas la bonne », *Capital*, 1^{er} mai 2020, publication en ligne (www.capital.fr).

⁸ Morozov E., *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*, FYP éditions, Limoges, 2014.